

EXTRAITS DU RECUEIL
DE MEMOIRES
DES MAQUIS DE MILLY
ET DE NEMOURS
MAI – AOUT 1944

Cinquante ans après ces événements, sous l'impulsion de Paul Delouvrier et avec le soutien chaleureux de Rémy Schlumberger, le frère de Xavier, nous avons entrepris de faire un historique de l'action de résistance du Réseau d'Uriage dans la région de Milly et de Nemours entre mai 1944 et la Libération.

Ce récit à plusieurs voix comporte bien évidemment des lacunes. Il y a ceux qui ne sont plus là pour nous donner leurs souvenirs. D'autre part, on pourra avoir l'impression d'une disproportion entre les activités de certains participants, qui pourtant ont eu des rôles non négligeables. Mais nous avons été tributaires des écrits et des informations qui nous ont été communiquées... toutes ces années après.

Tel qu'il est, ce récit est le témoignage de l'engagement à haut risque de chacun et de l'aventure exaltante qu'ont été ces mois d'action clandestine.

Paris, février 1993

Gérard d'Hauteville
Serge Harlé
Bernard Monnier
Gérard Polti

Il se trouvait, à ce moment, que la femme de Cruse, Huguette, s'était repliée avec son bébé chez une de ses tantes à Milly-la-Forêt. Celle-ci, madame de Virel, était elle-même engagée dans la Résistance et sa demeure, la "Maison du Bailli", discrète, au fond d'une impasse près de l'église avait l'avantage de donner par les jardins sur la campagne⁷.

Madame de Virel était très liée à deux assistantes sociales de Milly, mesdemoiselles Piquet et Drillet, qui étaient responsables du "Centre d'Elevage pour Enfants" et plaçaient des enfants de l'Assistance Publique dans des familles paysannes de la région. "Nous avons été résistantes dès le début, sans le savoir" racontent celles-ci. Nous étions très amies avec madame de Virel; on se voyait très souvent, et c'est comme ça qu'on a connu sa nièce, Huguette Cruse. Madame de Virel avait des activités sur Etampes, dont elle ne nous parlait pas toujours, d'ailleurs, et nous, nous avions des contacts avec des résistants qui s'étaient installés à Videlle, un petit village de la région. Nous avons caché et protégé beaucoup d'enfants juifs. J'en ai encore des frissons. C'était d'une tristesse passionnante. Dans la vie, on est guidé par quelque chose, on n'y peut rien."

Ces quatre femmes, qui connaissaient parfaitement le pays et ses habitants, formaient déjà à elles seules l'embryon d'un réseau.

Milly-la-Forêt offrait une situation propice, entourée de forêts qui, de la Ferté-Alais en passant par Maise, Gironville, Tousson et Le Vaudoué, forment un massif continu jusqu'à la forêt de Fontainebleau à l'est.

Stratégiquement, Milly et Maise à 7 kms à l'ouest, occupent des positions intéressantes sur les axes routiers.

- ouest-est: Etampes-Maise-Milly-Fontainebleau,
- nord-sud: Corbeil-Milly-Maise-Malesherbes, et Corbeil-Milly-Le Vaudoué-La Chapelle-la-Reine.

A côté de ces avantages, de sérieux inconvénients: d'un côté, ces axes routiers sont le lieu d'un trafic allemand important. D'autre part, il existe une forte implantation d'unités aux alentours:

- à Malesherbes, feld-gendarmerie et troupe;

⁷ Après la mort de madame de Virel, en 1946, la "Maison du Bailli" sera achetée par Jean Cocteau.

- à Fontainebleau, importante garnison (on parlait d'une division de S.S.) qui envoie des patrouilles de nuit dans toute la région;
- à Courances, le château est occupé par un demi-bataillon de forces combattantes de la Luftwaffe, et sert de dépôt de bombes; il en est de même du château voisin de Fleury-en-Bière;
- à Buno-Bonnevaux près de Maisse, dans un petit château, deux sections de lance-flammes;
- à Boutigny, la gare abrite une dépôt d'essence et de fuel, d'où une importante circulation de véhicules.

La résistance locale a été durement touchée. A Milly, le groupe qu'a constitué monsieur Duché, cafetier, au cours de l'hiver 43-44, a été décimé: une dizaine de personnes ont été arrêtées, plusieurs sont envoyées en déportation. Monsieur Duché mourra à Buchenwald. Ses deux filles, âgées alors de 13 et 14 ans, survivront à Ravensbrück. Un autre groupe, rattaché au réseau "Publican", et qui, à partir du Vaudoué, a effectué la réception d'un grand nombre de parachutages d'armes en forêt de Fontainebleau (près de la Croix-Saint-Jérôme)⁸, a dû arrêter ses activités après l'arrestation de presque tout l'état-major à Paris. Un monument en forêt, au-delà de la Croix-Saint-Jérôme, à l'endroit même où eurent lieu les parachutages, rend hommage à ceux qui ont payé leur engagement de leur vie.

⁸ Les Allemands n'arrivèrent jamais à empêcher ces parachutages et aucun des hommes des villages avoisinants qui en assurèrent la réception ne fut pris.

madame Coulombe dont le mari, ouvrier agricole, est prisonnier en Allemagne. Madame Coulombe qui, outre son fils Marcel, 13 ans, élève un groupe d'enfants que lui confie le "Centre d'Elevage" est une des personnes dont la discrétion et le courage ont toute la confiance de mesdemoiselles Piquet et Drillet. Sa maison à Tousson sera tout au long un foyer et un centre d'opérations et de liaisons pour les membres du maquis.

A la fin du mois de mai, Lorrain Cruse quitte le maquis de Milly-la-Forêt pour devenir l'adjoint de son ami Jacques Chaban-Delmas qui est délégué militaire national. Lui-même sera nommé délégué militaire pour la zone nord par le général Koenig qui lui confèrera, à "titre temporaire", le grade de lieutenant-colonel¹⁰

"Ma mission principale comme adjoint de Chaban, dit Cruse, était de maintenir des liaisons. Notre mode de vie était proche de celle d'un bandit en cavale, tempérée par le maintien d'une activité professionnelle déclinante au fil des jours."

Cruse fera de fréquents aller et retour entre Milly et Paris, et participera à plusieurs opérations. D'autres hommes rejoignent le premier noyau. Ce sont, initialement "de jeunes bourgeois parisiens", étudiants, souvent anciens scouts, qui arrivent par petits groupes de quatre ou cinq, également début mai.

Gérard Polti raconte: "Nous sommes partis à cinq: un Maurice, un Gérard et un André nés en 1921/22, un Maurice et un Gérard (moi) nés en 1924, avec le matériel de camping adéquat. Nous nous sommes installés dans le petit bois qui est à droite en montant la route de Maisse à Milly et en arrivant sur le plateau. Nous allions chercher du ravitaillement à la ferme de M. et Mme Boussingault et discrètement dans les épiceries de Maisse. Maurice et moi étions en deuxième année de droit et avions emporté nos polycopiés. Nous avons vu quelques "chefs": à part Gérard d'Hauteville, un dénommé Fabri (Delouvrier) qui vient dans notre camping sauvage: "Ne vous en faites pas. Vous êtes de bons types" (il nous voit avec nos polycopiés). "Tenez-vous tranquilles. Ne vous

¹⁰Dans les jours qui précèdent la libération de Paris, Cruse sera au cœur des négociations qui, avec le consul de Suède Nordling, aboutiront à la capitulation du général von Choltitz, commandant de la place de Paris (voir annexe 1).

faites pas trop voir." Egalement, un autre, dit Lorrain, qui, apparemment habitait à Milly. "Ne vous faites pas repérer... Soyez sages... On s'organise...etc..."

De son côté, Xavier Schlumberger, qui avait formé un petit groupe et s'était rattaché à Uriage via Lorrain Cruse, reçoit le message de quitter Paris. On en retrouve la date dans les carnets que sa mère a tenus pendant la guerre... "Vendredi 12 mai 1944: Xavier part pour la Planche avec Serge Harlé par une chaleur torride." Il s'agit de la maison de campagne de M. Christian Monnier, oncle de Xavier, dans le petit village de La Planche près de Soisy-sur-Ecole, à une dizaine de kilomètres au nord de Milly-la-Forêt.

Serge Harlé se souvient: "Au mois de mai 1944, le message nous parvient par Xavier de quitter Paris pour préparer un regroupement dans la région de Fontainebleau.

"Nous voici près de Milly et notre premier gîte sera la maison de campagne des Monnier. Nous nous retrouvons, Xavier, Jean-Pierre Saulnier, Bernard Monnier et moi, dans cette agréable maison en bordure d'un petit hameau tranquille, jouant les étudiants qui préparent un examen, mais qui font surtout des parties de cartes et se rôtissent au soleil.

"Le premier contact est pris par Xavier qui rencontre, sur la route de Milly à Maisse, notre lieutenant, Gérard d'Hauteville. Les consignes sont de se fondre dans le décor du pays et de reconnaître les routes, les villages, les grandes fermes, les lieux occupés par l'armée allemande.

"Un autre contact m'échoit, pour rencontrer, dans les bois de Moigny, le lieutenant Paul Delouvrier qui renouvelle les mêmes consignes mais demande en plus la recherche de terrains de parachutage et d'atterrissage possibles en-dehors de la vue de toute agglomération et de toute grande circulation. Nous voilà partis sur nos bicyclettes à sillonner la région. En avons-nous arpenté des champs de blé et des pâtures pour vérifier les dimensions, passé des heures à guetter les mouvements éventuels pour nous assurer de la discrétion des lieux. On croise sur les grandes routes de la région des soldats allemands, mais ils ne prêtent pas attention à ces jeunes en culottes courtes qui se baladent à bicyclette.

"La vie se déroule sans aucune activité notable et nous rongons notre frein devant cette inaction entrecoupée de quelques retours à Paris pour passer les épreuves du Bac, où je suis collé, et aussi pour rapporter un mystérieux paquet contenant une Sten, à ce

remarquons avec inquiétude des stocks de bombes et des emplacements de D.C.A. vides. Nous apprîmes plus tard que Brétigny servait aux Allemands de base aérienne secrète utilisée seulement la nuit, ce qui expliquait l'apparente absence de troupes .

"Impressionnés, nous continuons notre chemin en traversant la piste d'envol. En plein milieu, le porte-bagages de Delouvrier cède sous le poids des armes. Gérard d'Hauteville nous avait heureusement rejoints, après ce qui n'avait été qu'une fausse alerte. Nous décidons que le chargement serait transféré de l'un à l'autre et que, pour diviser les risques, je continuerai pour sortir de cet endroit malsain où nous étions si visibles. Les munitions que je transportais étaient sorties de leur emballage, et faisaient, à chaque cahot, un bruit de tambour peu assimilable à celui des petits pois supposés.

"Je craignais que, entrés par inadvertance dans ce discret aéroport, nous ne rencontrions une garde à la sortie. Tel était le cas et j'aperçois une guérite camouflée mais bien identifiable et occupée par une sentinelle. Je sors mon meilleur allemand pour lui lancer un jovial "Guten Tag!", en balbutiant que des camarades me suivaient et qu'il veuille bien leur indiquer par où j'étais parti. Etonné, il répondit poliment à mon salut. Nous nous retrouvâmes pantelants un peu plus loin, François Michel nous ayant rejoints avec son pneu réparé, et nous regagnâmes sans autre histoire la cache que nous avions préparée dans le bois de la Châtaigneraie entre Boutigny et Milly."

Gérard Polti continue: "En fait d'être "bien sages" avec nos polycopiés de droit... et de ne pas nous faire repérer, on nous demande tout de même de sillonner la campagne, reconnaître les lieux, les bois où l'on pourrait cacher des groupes d'hommes un peu plus importants. Lors de contacts de plus en plus fréquents avec Gérard d'Hauteville (les trois "grands chefs" vus antérieurement étant partis vers d'autres cieux...), nous participons à quelques activités un peu plus variées:

- exercice de tir, dans une carrière de sable, bien insonorisée!! en bordure de l'Essonne, avec cet instrument rustique et dangereux qu'est une mitrailleuse Sten.
- concours de nage dans l'Essonne, aux abords de Maisse, dans un bassin plus ou moins aménagé en piscine avec les gars du village... qui n'ont pas été trop rancuniers, ni trop indiscrets... quand il s'est avéré que les deux gagnants étaient ces deux inconnus dont ils ne connaissaient que les prénoms: Gérard (d'Hauteville) à la brasse et Gérard (Polti) à la nage libre.

III. Le pays de Milly

La zone d'implantation et d'activité du maquis peut être définie par un rectangle orienté nord-sud et délimité de la façon suivante:

à l'ouest: la vallée de l'Essonne, de la Ferté-Alais à Malesherbes;

à l'est: la bordure de la forêt de Fontainebleau et la petite vallée de l'Ecole, selon une ligne approximative Soisy-sur-Ecole - la Chapelle-la-Reine;

au nord: la route D 83 de la Ferté-Alais à Soisy-sur-Ecole;

au sud: la route N 152 de Malesherbes à la Chapelle-la-Reine.

Les deux vallées bien encaissées de l'Essonne et de l'Ecole: Maisse est à l'altitude 82 - Boigneville au nord de Malesherbes à 70;

Milly est à l'altitude 63 - Oncy-sur-Ecole à 67, de même que Moigny-sur-Ecole

sont séparées par un vaste plateau d'une altitude comprise entre 125 et 140 m.

A titre d'exemple et pour évoquer la principale zone arpentée à pied et à bicyclette par les premiers participants, dans le triangle Maisse-Milly-Tousson, le "Plateau des Six Fermes" se situe à 128 m. la ferme du Coudreau à 126 m. et Tousson à 120 m.

Les villages où ont été logés les premiers participants sont:

Le Vaudoué, P.C. de François Michel et de Paul Delouvrier avant son départ pour Nemours, et base occasionnelle d'Henri Lavorel;

Tousson, P.C. de Gérard d'Hauteville, rejoint en juillet par Claude Pascalidis et Gérard Polti, et où Armand Bouthy s'était replié avec sa famille;

Maisse où Gérard d'Hauteville s'est installé début août;

Soisy-sur-Ecole et Moigny au nord (voir souvenirs de Serge Harlé);

Boigneville au sud: Pierre Mugnier et François Parent.

Les bois où le "camping sauvage" a été pratiqué sont:

la pointe du bois Les Creuseaux, en bordure du plateau au nord-ouest de la ferme du Paly (Maurice Boyer et Gérard Polti);

le bois du Chenêt, au nord de la route de Maise à Milly: à partir de début août une dizaine d'hommes plus trois prisonniers allemands;

le bois Minard à l'est de la ferme du Coudreau: une quinzaine d'hommes avec l'aspirant Laroche;

le bois des Roches du Seigneur, à l'ouest de Moigny, avec une douzaine d'hommes.

dans les bois, son père et elle ont aperçu quelqu'un qui, manifestement les avait vus et a déguerpi. Elle a eu une frayeur terrible dont le souvenir est aujourd'hui encore vivace. Il faut se rappeler que monsieur Beauvallet avait failli être pris dans "l'hécatombe de Milly".

La famille Boussaingault, à la ferme de Paly, a fourni le ravitaillement du groupe de cinq garçons qui campaient dans le petit bois situé à droite de la route Maise-Milly en arrivant sur le plateau (en haut de la route en lacets). Le groupe, réduit à deux après le débarquement (Gérard Polti et Maurice Boyer) avait portes ouvertes chez les Boussaingault; Gérard et Maurice ont d'ailleurs activement participé à la moisson: il n'y avait pas de moissonneuse-batteuse à l'époque; la mise en meules ou le chargement sur la charrette des gerbes de blé s'effectuaient avec des fourches, à bras d'homme. Les Boussaingault ont été visités et menacés par un détachement de la Milice mi-juillet (le jour de la "Grande Trouille" de Gérard et Maurice, voir plus loin); ils n'ont subi, heureusement, aucun sévice... mais ont été obligés pendant quelque temps de se montrer un peu moins réceptifs quant aux visites des gars du maquis...

"Dans la vallée de l'Essonne, se souvient Gérard d'Hauteville, outre Pierre Mugnier et François-Xavier Parent, étudiants, arrivés de Paris et hébergés par l'abbé Navarre, curé de Boigneville, il y a les groupes de résistance locale de Maise et de Gironville.

"A Maise, la cheville ouvrière est Lucien Flamery, instituteur, secrétaire de mairie; Maurice Barnot, garagiste sur la N. 449 nous alimente en essence et nous introduit auprès de plusieurs ouvriers de la sucrerie qui formeront le groupe de choc (pour l'opération de Boutigny notamment et pour l'établissement de la sécurité et le maintien de l'ordre après la Libération). Il y a aussi Georges Oudin, ancien président de la Chambre de Commerce de Corbeil (son fils Jacques, du réseau "Défense de la France", a été arrêté et mourra en déportation). Olga Barroué, agent de liaison, l'adjudant-chef retraité Bernier, René Steeg de Paris et de Courdimanche, Paul Flamery (fils de Lucien), "planqué" dans la ferme de Gaudevilliers pour échapper au S.T.O., qui a le grand avantage d'être totalement disponible et de connaître les bois et les chemins creux des environs comme sa poche. Enfin, il y a Gaston Mazard et sa femme. Mazard est artisan ferronnier. Sa maison, rue

V. Recherche d'armes

Au mois de juillet, nous sommes rattachés à l'état-major F.F.I.¹⁷ de Corbeil (capitaine Georges). Les consignes sont toujours discrétion et prudence. Le petit groupe du Paly connaît une chaude alerte. Gérard Polti relate ainsi la descente, fin juillet, d'une patrouille de deux voitures de la Milice.

"La "grande trouille" que Maurice et moi avons eue ce jour-là: nous remontions de Maisse à bicyclette, peinant sous le soleil, en danseuse dans la côte avant d'arriver sur le plateau - notre campement toujours à droite dans le petit bois - lorsque nous sommes croisés et presque renversés par deux ou trois tractions-avant dévalant à toute allure dans les tournants, remplies de types en noir; nous nous regardons et accélérons notre exercice de danseuse... quand nous entendons les voitures freiner brusquement, faire demi-tour et reprendre les tournants en montant; nous avons alors, d'un seul mouvement, pris nos bécanes sous le bras, escaladé le parapet et nous sommes affalés, planqués dans les buissons à quelques mètres de la route. Les voitures sont passées, repassées, se sont arrêtées, les types sont descendus, se sont interpellés, ont fouillé les abords, ont été sans doute trop paresseux pour escalader le parapet en haut duquel nous étions sans souffle. Nous sommes restés immobiles - une demi-heure - La nuit suivante nous avons abattu la tente, repérable au clair de lune et avons été dormir un peu plus loin.

"A ma connaissance, à part les menaces, entre autres à la ferme du Paly, la Milice n'a arrêté ni embarqué personne dans la région."

La recherche d'armes continue d'être pour les responsables du maquis un problème angoissant, permanent:

¹⁷ F.F.I.: Forces Françaises de l'Intérieur, regroupement des différents réseaux et mouvements de la Résistance.

L'ordre de guérilla entre en exécution le samedi 12 août à 18 heures pour la Seine-et-Oise. Les secrétaires de mairies sont informés des ordres des F.F.I.; d'Hauteville quitte Tousson pour Maisse où il s'installe chez les Mazard. Polti a rejoint Pascalidis à Tousson chez Marie Coulombe. D'Hauteville, à Boutigny manque de se faire lyncher par les garde-communications de la gare, où il est allé se rendre compte du dépôt d'essence et de fuel allemand. Au chef de gare, il déclare qu'il prend possession du dépôt au nom de la Résistance.

Les mouvements allemands dans la région s'intensifient. On voit aussi apparaître des fuyards.

Récit de Gérard Polti: "Le 17 août, Gérard d'Hauteville et Gérard Polti remontant à bicyclette (pour la centième fois) la côte de la route Maisse-Milly, rattrapent quatre soldats allemands, traînant les pieds, visiblement fatigués par la montée et la chaleur du soleil.

"Descendant de bicyclette, ils ont - si l'on peut dire - entamé la conversation: Il fait chaud!...fatigués? Ja, ja... Se reposer un moment? Ja, ja... Boire de l'eau? Ja, ja... Les Américains? Tout près, oui, déjà devant...!! et les ont gentiment entraînés sur la gauche de la route (petit chemin à l'orée des bois), les ont fait asseoir à l'ombre et les ont, non moins gentiment aidés à se déchausser en posant négligemment les quatre fusils, quatre beaux Mauser, un peu à l'écart.

"C'est alors que Gérard d'Hauteville, abandonnant les mots câlins, s'écrie d'une voix rauque (dans son meilleur franco-anglo-allemand): "Achtung! Hands up! Debout! Schnell! " et braque sur les pauvres Fritz déchaussés son gros colt sorti de sa ceinture. Gérard Polti se précipite sur les quatre Mauser et s'empêtre en essayant de les maintenir contre son giron, bien incapable de se servir de l'un d'eux tout en portant les trois autres. Les Allemands une fois debout et les mains en l'air, les deux Gérard s'évertuent à les faire avancer vers le bois du Chenêt, où était campé un groupe du maquis, cherchant à s'écarter rapidement du bord de la route, où pouvait toujours passer une voiture allemande.

"C'est certainement en suivant le même raisonnement que l'un des quatre Allemands sauta brusquement dans le sous-bois et, sautillant pieds nus entre les arbres, réussit à s'enfuir malgré deux ou trois tirs de revolver de Gérard d'Hauteville qui ne l'atteignirent point, mais risquèrent de faire repérer le groupe.

"Ces coups de feu eurent pour effet, en tout cas, de faire s'enfuir la sentinelle du maquis qui était postée en lisière de la

forêt à deux ou trois cents mètres. Le groupe des trois Allemands et les deux Gérard arrivèrent enfin au campement des "terroristes."

"C'est ainsi que trois soldats de la Wehrmacht sauvèrent leur vie en épluchant des patates et en effectuant diverses corvées, prisonniers du maquis de Milly, avant d'être remis en bonne et dûe forme à l'armée américaine le jour de la Libération.

"On peut ajouter que Gérard d'Hauteville, quelques heures plus tard, aperçut l'Allemand qui s'était enfui, traînant dans les abords de Maisse, et le refit prisonnier en l'emmenant vers les bois..., quand il fut interrompu par le passage d'une voiture allemande, vers laquelle l'Allemand, terrorisé mais courageux, détalait en hurlant... Gérard, téméraire, tira encore quelques coups de son colt, puis, avisé, se dépêcha de se planquer."

Le 18, on signale à d'Hauteville la présence d'un camion allemand à Boutigny, apparemment escorté. Toujours dans l'espoir de mettre la main sur un camion, il monte un coup de main avec des hommes du groupe de Maisse, mais celui-ci rate parce que les ouvriers de la sucrerie qui font partie du groupe et qui habitent les hameaux voisins craignent d'être reconnus.

Serge Harlé raconte de son côté une de ses missions: "Vers le début août, on nous confie des missions de reconnaissance sur les grands axes pour localiser les unités allemandes; je me souviens d'un après-midi où j'opérais au nord de Malesherbes pour tâcher d'estimer l'importance d'une unité de Panzer camouflée dans un petit bois à proximité d'une ferme. Ayant traversé sans encombre un rassemblement d'une vingtaine de chars dont l'équipage dormait au soleil, j'ai cru sentir au regard d'une sentinelle qu'il s'étonnait de ma présence: que pouvait faire par là un jeune homme en culotte courte et à vélo? Je n'ai pas tardé à gagner rapidement la ferme pour ressortir entre deux granges donnant du côté opposé et me glisser jusqu'à la route et regagner Tousson pour rendre compte.

"Ces nombreux renseignements que nous glanions comme des apprentis ont peut-être été utiles aux Américains car toutes les routes des environs ont été chaque fois bombardées par leurs bombardiers légers Black Widow à double fuselage qui ont causé aux unités allemandes de lourdes pertes avant la Libération."

Puis ce furent les premiers contacts avec les Américains. C'est, sans doute, Paul Flamery qui, le 18 août, a été le premier à les rencontrer. Il raconte: "J'ai "reçu", si je peux dire, la première jeep

américaine arrivée à Maisse par la route d'Etampes. J'ai été chercher d'Hauteville et nous sommes montés sur le plateau faire la première jonction-renseignements avec les Américains. Là, nous avons vu notre premier combat, en spectateurs, entre un char américain et des motocyclistes allemands. Nous avons récupéré les armes. Après, nous sommes partis dans les bois de Milly pour essayer de prendre à revers une pièce d'artillerie allemande en batterie en haut de la côte. Buisson creux: quand nous sommes arrivés, les Chleuhs étaient partis."

C'était un groupe avancé de "reconnaissance à grande distance", une auto-mitrailleuse et deux jeeps venues "tranquillement"... par la route nationale Ablis-Etampes jusqu'aux abords de Maisse! Extraordinaire, et tout à fait naturelle, cette conversation de Gérard d'Hauteville, Gérard Polti et Paul Flamery avec un officier américain à qui sont indiqués les principaux points d'appui allemands, ainsi que la présence permanente au Vaudoué, chez l'institutrice, du P.C. discret du maquis, en la personne de François Michel et, par intermittence, de Lavorel. Devant les trois maquisards médusés, l'officier américain décroche un téléphone sur sa jeep et transmet séance tenante toutes les informations; devant tout ce matériel américain tellement sophistiqué, ils se sentent comme des hommes des cavernes rencontrant des martiens.

Puis c'est le tour de François Michel: "Le 19 août, il y a encore beaucoup d'Allemands dans la région, les Américains sont à Chartres et la nuit je vois des casques autour de la maison et me dis: Ca y est; on est fichus!...mais les voix sont celles d'Américains en jeep avec un lieutenant US envoyés en reconnaissance. Ils sont tombés sur quelqu'un de notre groupe. On leur passe tous les renseignements sur les points d'appui allemands connus et les effectifs. Le lieutenant me donne un colt et s'en va dormir en forêt avec ses hommes.

"A 10 heures, le 20 août, Bernard Monnier m'apporte un papier de tout premier choix. C'est un plan, volé par une femme de ménage française à la Kommandantur de Malesherbes, daté du 16 août, signé par le général von La Chevalerie, indiquant les points d'appui allemands sur l'Essonne et ceux de la région de Nemours et de Malesherbes, les différents P.C., les points d'arrivée des renforts etc. On se précipite immédiatement, là où on savait que les

Le 20, Edmée Maisse, de Gironville, fait savoir que ses hommes ont trouvé une jeep américaine abandonnée. Ses deux occupants ont été tués. Tout le matériel est mis en sûreté.

Paul Flamery assure une liaison avec les éléments américains en position à Nangeville: "Je me souviens avoir été arrêté auprès de Champmotteux par un char allemand. Les soldats m'ont fouillé. Je n'avais pas d'armes mais le pli dans ma blague à tabac. Après, la mission s'effectua sans incident."

"Le 21, écrit d'Hauteville, les Américains me font demander des renseignements sur la région de Fontainebleau, pour le lendemain. Je vais au P.C. du Vaudoué, et sur le passage, je me trouve coincé dans Tousson, transformé par les Allemands en place forte (entre 13 heures 30 et 21 heures il y arrive un bataillon). Je trouve Pascalidis et nous décidons d'en sortir de nuit. Nous mettons deux heures à nous évader.

"Le 22 août, j'obtiens les renseignements au P.C. à 9 heures et retransverse le pays en sens inverse, en évitant les localités. Les renseignements sont donnés à 11 heures 10 aux premiers éléments de l'avance américaine: 618ème Régiment d'Infanterie."

Cette même nuit, Gérard Polti se trouve lui aussi enfermé dans Tousson: "Le 21 au soir, rentrant à Tousson à bicyclette, venant du Vaudoué (liaison habituelle), je tombe sur ou plutôt "dans" une unité allemande fortement implantée dans le village. Je descends de bicyclette, on me fouille: poche droite du pantalon: un mouchoir, que je montre, poche gauche: "même chose" que l'on ne me fait pas sortir... C'était mon brassard F.F.I. dûment estampillé. Ouf!... En passant sur la place, devant l'église, je vois un des nôtres sous bonne garde (un jeune de je ne sais plus quel bois environnant) et je rentre chez madame Coulombe où Claude - résident - et Gérard - de passage - étaient en conférence. Mes enfants! "Bon, Gérard, tu as pu rentrer, tant mieux, tu es pompé, vanné... mange, couche toi. Nous deux, nous essayons de quitter le village à la nuit, entre les sentinelles allemandes. Demain matin, essaie de sortir - rejoins-nous où tu pourras!"

"La force de l'innocence... ou d'avoir vingt ans... J'ai bien dormi. A 7/8 heures du matin, madame Coulombe m'a apporté un café chaud, pain beurré, même peut-être pâté! Je suis sorti du village toujours tenu par les Allemands, en escaladant par derrière les haies de jardin en jardin, puis de meule de blé en meule de blé,

était "out". J'ai alors essayé de les emmener vers Tousson à droite, où l'on entendait des tirs de fusil-mitrailleur (je me disais que Gérard et Claude étaient sans doute "entrés en action"). Le capitaine n'a rien voulu savoir: son objectif était Milly, Tousson à quelques kilomètres sur son flanc droit ne l'intéressait pas!...

"C'est alors que nous ont rejoint les quelques dix gars de chez nous (Maurice, "le lieutenant", les autres, plus les trois prisonniers allemands) qui alertés par les coups de canon, étaient sortis du bois. Nous avons repris notre marche imperturbable, chars, jeeps, fantassins, sans rencontrer âme qui vive. C'est ainsi que, une heure après, nous sommes entrés dans Milly: la ville était évidemment sur le qui-vive, ayant entendu des tirs sur le plateau et s'est rendu compte qu'elle était... "libérée".

"Il paraît que j'avais fière allure... torse nu, assis sur la première jeep, arrivant sur la place du Marché. Huguette Cruse s'en souvient qui s'est empressée d'aller me chercher une chemise blanche (avec un beau brassard) pour que j'aie l'air "plus correct"; je lui ai laissé en dépôt mes vêtements terreux."

En fait, les "dix gars de chez nous" ont été ramenés par d'Hauteville aussitôt après qu'il ait remis ses informations aux Américains. "Maisse et la vallée sont libérés, écrit-il, j'essaie de rejoindre à temps mon groupe mobile dans le bois de Maisse, pour le faire prendre part à la prise de Milly. Mais c'est sur des jeeps américaines que nous y entrons avec nos prisonniers allemands."

A la Maison du Bailli, à Milly, on a vécu une journée intense. Huguette Cruse écrit: "Le jour de la libération de Milly, Christian Monnier était venu voir son fils Bernard qui, à moins de seize ans je crois, campait dans un maquis près d'une ferme. Annie de Virel et lui sont partis à bicyclette. A la hauteur du Vaudoué, ils ont rencontré une colonne allemande, voitures camouflées, qui remontait vers Nemours. Une escadrille américaine les a attaqués en piqué.

"Christian Monnier et Annie à plat ventre dans un fossé ont vu et entendu tout sauter autour d'eux. Dès la fin du mitraillage, ils sont revenus à Milly, à la Maison du Bailli²¹.

"J'étais seule à la maison avec Arabelle (un an). Le téléphone a sonné. C'était Hubert de Ganay (père de Michel et de Paul) qui me disait: "Je suis avec les Américains sur le plateau. Ils vont attaquer Milly, planquez-vous dans les caves et prévenez tous

²¹ Bernard Monnier, qui avait un message à porter, était à moins de cent mètres de son père et de madame de Virel; dans la confusion générale, ils ne se sont pas vus.

X. Le territoire libéré

Il y a toutes sortes de mesures à prendre: police, sécurité, en liaison avec les gendarmeries, établissement de l'autorité du Gouvernement Provisoire qui vient de s'installer à Paris, et que représente, provisoirement, François Michel, en liaison avec le nouveau sous-préfet d'Etampes. François Michel, dans les premières heures, fait parvenir aux mairies de sa juridiction une proclamation au nom des Forces Françaises de l'Intérieur. Puis il organise une célébration de la Libération sur la grande place de Milly.

Tous les responsables d'Uriage sont convoqués ainsi que les maquisards qui se manifestent pour la première fois au grand jour, en présence des Anciens Combattants avec leurs drapeaux et d'un grand concours de la population.

Pour la première fois depuis 1940, les couleurs sont levées. François Michel, avec à ses côtés Henri Lavelle et le maire de Milly, monsieur Darbonne, s'adresse à la population. Puis messe d'action de grâces à l'église, bondée.

En ce qui concerne Maise, d'Hauteville écrit dans son rapport: "23 août, je m'installe à la mairie avec mon groupe de F.F.I. Diverses mesures de sécurité militaire sont prises: arrestation de plusieurs personnes, dont le fils et la fille d'un agent de l'Allemagne, conduits à la prison d'Etampes, et mise en résidence surveillée, chez eux, de quelques collaborateurs.

"Je fais organiser une garde au dépôt d'essence que je ferai déplacer (wagons-citernes) le lendemain. Mesures diverses pour assurer le ravitaillement. J'envoie des patrouilles pour nettoyer les bois où sont signalés des Allemands fuyards.

"J'enregistre les engagements des volontaires pour l'armée."



Maise. La première jeep américaine accueillie par la population
route d'Etampes



Cérémonie "intime" de la Libération
dans la cour de madame Coulombe
à Tousson le 23. 8. 44

"La cérémonie de la Libération a lieu le 23 au soir, annoncée depuis le matin par le garde-champêtre aux roulements de son tambour, et par les cloches de l'église qui sonnent à toute volée. La place de la mairie est noire de monde. Georges Oudin qui a été nommé chef de la Délégation du Gouvernement provisoire à Maise (avec comme adjoints Gaston Mazard et le sergent Cheret) lit la proclamation F.F.I. de François Michel. On sonne "Aux Morts". La Marseillaise est chantée, après quoi procession dans le village derrière un char Renault R 35 que les Allemands ont abandonné la veille.

A Tousson, c'est Armand Bouthy qui enchaîne: "Mon père étant né à Tousson, j'ai obtenu la faveur de commander la cérémonie d'envoi des couleurs à la mairie, et de dire quelques mots aux habitants réunis devant le monument aux morts de la guerre de 1914-1918."

"Puis c'est dans la cour de Marie Coulombeuz qu'on se retrouve, tout le groupe d'Uriage, le groupe de Tousson, des amis du village, pour une cérémonie de caractère plus intime et combien émouvante - émouvante de cette fraternité que nous avons vécue, émouvante à la pensée des prisonniers (parmi lesquels Etienne Coulombeuz) pas encore rentrés, et émouvante à l'approche de la dispersion inévitable. Dispersion vers quoi?"

Pascalidis est allé aux nouvelles à Paris: on avait vaguement entendu parler d'une division française qui serait entrée dans Paris, et d'Hauteville et lui n'ont qu'une hâte, c'est de reprendre le combat, dans une unité régulière.

Quant aux hommes du maquis, il y a les agents de liaison et puis les "hommes des bois".

Pour les agents de liaison, écoutons Serge Harlé: "Et puis c'est la Libération, on récupère du matériel, des armes, des véhicules, c'est la griserie de ces jours fous où nous parcourons la région en voiture pour régler des problèmes de police, organiser le ravitaillement, jouer les héros. Nous sommes installés à la gendarmerie de Milly, on y fait un peu la loi, nous sommes des "libérateurs" brassard au bras, mais on se dit qu'on n'a pas fait grand chose, même si on a fait un peu de figuration le jour de la Libération sur la place de Milly devant cette superbe halle.

XI. Le corps franc de Milly 29 août au 14 septembre 1944

Rentré de Versailles à Maisse et à Milly, Gérard d'Hauteville bat le rappel des volontaires récemment inscrits et des groupes du maquis transportés de joie. Le 29 août, il reçoit de l'Etat-Major F.F.I. de Versailles mission de dégager un groupe encerclé près de Pontoise, à la Patte d'Oie d'Herblay. Le départ s'organise en deux heures.

Eugène Merz, l'un des volontaires, se souvient: "Connaissant bien monsieur Oudin (et son fils déporté), je lui ai fait part de mes intentions de reprendre du service. Tout à fait réaliste, je savais ce qu'implique un tel acte, que je ne voyais pas comme un simple épisode, alors que la moitié du territoire était encore occupée par un ennemi puissant et résolu.

"J'ai ainsi fait la connaissance de Gérard d'Hauteville, puis de Pascalidis, qui m'ont accepté dans leurs rangs. Nous partions, dès le lendemain, pour une aventure mémorable.

"Me trouvant l'aîné de la plupart des gens du corps franc, marié et père de famille, ma décision me donnait une responsabilité supplémentaire."

Gérard d'Hauteville raconte: "La colonne composée de cinq voitures récupérées ou réquisitionnées arrive à Versailles à 15 heures 15 et nous embarquons dans un autobus mis à notre disposition.

"Les instructions et précisions sont très longues à venir, et ce n'est que vers 19 heures que nous arrivons vers Herblay. Nous ne trouvons pas de F.F.I. encerclés mais un char américain échangeant des projectiles avec un char allemand à Pierrelaye. Nous sommes attendus à Conflans-Sainte-Honorine où nous dînons et couchons."

Serge Harlé a fait appel à ses souvenirs: "Composé de la majorité de nos camarades du maquis, le corps franc part à bord de véhicules récupérés sur l'armée allemande en direction de Pontoise où ont été signalés des éléments ennemis. Sur place, il n'y a plus rien et la route continue."

Gérard d'Hauteville, décidé à se battre contre l'ennemi, va faire ce qu'il peut pour équiper le groupe et retrace les premières actions:

"30 août - Décidé à ne pas retourner sans avoir eu l'occasion d'un combat, je pars en reconnaissance avec une voiture vers Pontoise, Jouy-le-Moutier et Saint-Ouen-l'Aumône, pendant que les hommes s'équipent avec des effets militaires français que nous délivrent les F.F.I. de Conflans.

"On nous signale divers nids de résistance allemands qui sont inexistantes. Nous ne sommes que de douze heures en retard sur les Allemands, mais nous ne pouvons faire de la route avec ces autobus au gaz de ville qui n'ont aucun rayon d'action ni aucun moyen de ravitaillement.

"Nous décidons de poursuivre en corps franc, au gré de l'occasion. Je pars donc avec un détachement jusqu'à Maisse pour reprendre nos voitures et en récupérer quelques autres. Le corps franc cantonne à Neuville-sur-Seine.

"31 août - A Maisse, j'achève la passation des pouvoirs civils. Je récupère deux motos, un camion Panhard que je fais charger de quatre fûts de 200 litres d'essence."

Eugène Merz pendant ce temps se rappelle ses responsabilités: "Dès les premiers contacts, quand l'équipe a pris la route, j'ai ressenti le dénuement de l'armement, de la logistique et surtout de l'instruction de tous ces jeunes. Ce qui m'a été confirmé très vite, quand Mignot s'est tiré une balle dans le pied avec son Mauser. Un autre, aussi "naïf" qui, sur les bords de l'Oise, au cours d'une séance d'instruction improvisée, dégoupille une grenade, la tend à bout de bras et, patiemment, demande ce qu'il faut en faire..."

"J'étais, pour certains, un peu comme le vieux sous-off, connaissant son métier, et leur apprenant quelques rudiments, et pourtant, tous ces garçons en voulaient, acceptant aussi, avec crânerie, de coucher souvent dehors, sous un véhicule, ou dans ce fameux car Panhard, à la marche si incertaine. Ce dernier, conduit par Picot, avait la fâcheuse manie de "couler ses bielles"... C'était, pour le "vieux" des dépannages jour et nuit, dans la nature.

Gérard d'Hauteville reprend son récit: "A Versailles, j'obtiens du commandant Ferrand, commandant départemental F.F.I. de Seine-et-Oise, un ordre de mission qui me permet d'emmener le corps franc de Milly à l'endroit que je désire.

L'enseigne de vaisseau Pascalidis se joint à moi. Il est allé à Paris et a posé notre candidature pour la 2ème D.B.

"1er septembre - Je rallie le corps franc, qui se compose alors de deux officiers, un aspirant, un médecin auxiliaire, un sergent, 32 hommes montés sur trois voitures de tourisme, une camionnette, un camion, deux motocyclettes, armés de deux mitrailleuses, de deux fusils-mitrailleurs, huit mitraillettes, vingt-cinq fusils et nous nous mettons en route à 17 heures, direction Beaumont, Luzarches, Chantilly, Senlis, Compiègne où nous dînons et couchons au centre d'accueil F.F.I."

Ce devait être du côté de Beaumont qu'Eugène Merz a assisté à une scène, hélas trop souvent répétée à cette époque, et il s'en souvient; "Un détail me revient: au cours d'une d'une halte, nous arrivons près d'un attroupement qui, sous le contrôle de quelques "résistants", observait la "tonte" d'une femme collabo; Gérard d'Hauteville nous a disposés, en cercle, et a fait cesser la plaisanterie, en invitant les F.T.P. ou F.F.I. (les juges du crû) à venir nous aider dans l'opération prévue pour la nuit. Beaucoup n'ont pas apprécié qu'on leur ôte le plaisir d'un jugement dit populaire, mais personne n'est venu grossir nos rangs.

"Autre détail, la mémoire a de ces bizarreries: pourquoi me souvenir de l'inconfort de la grande salle de la mairie de Compiègne, où nous avons passé une nuit pénible, bien qu'à l'abri. Les fauteuils ne sont pas vraiment faits pour dormir. Le "Panhard" était finalement meilleur."

Notes de Gérard d'Hauteville:

"2 septembre - Journée passée à faire des nettoyages qui ne donnent rien dans le nord-ouest de Compiègne (Aiguisy, Frémy, Monchy). Plein d'essence à Lassigny (essence du camp d'aviation de Frenières), puis Candor, Fretoy-le-Château, Ham 20 heures 30 où nous couchons."

Ce même soir, l'enseigne de vaisseau Pascalidis a été en reconnaissance à Saint-Quentin où les Allemands résistent encore aux Américains. Il fait trois prisonniers. Et Serge Harlé n'oublie pas son premier vrai contact avec l'ennemi: "Souvenir de la prise du lycée de Saint-Quentin où les étudiants que nous sommes sautent

d'une classe à l'autre sous le tir de quelques Allemands qui sont finalement faits prisonniers."

Pour Serge Harlé, les combats continuent dans Saint-Quentin: "Toujours dans cette ville, qui est le berceau de ma famille, on vient nous signaler la présence de quelques S.S. dans une maison d'une rue voisine. J'y retrouve les habitants qui sont groupés dans la rue; ils m'indiquent qu'une communication de cave existe entre celle où sont les S.S. et leur maison. Je m'y rends et descends un escalier dans l'obscurité, suivi d'un jeune homme, qui m'indique le passage vers l'autre maison. Je m'y engage prudemment, remonte un escalier, et débouche au rez-de-chaussée. Après avoir silencieusement ouvert la porte sur rue, mon attention est attirée par des ronflements dans la pièce donnant sur l'entrée. J'entre en trombe et, à grands coups de gueule, "Raus", je propulse deux soldats à l'extérieur; au moment où j'attrape le troisième par le collet, il dégoupille en douce une grenade, la laisse tomber par terre et se rue vers la porte. Pour ne pas le laisser filer, je lui colle au talon; je suis encore dans le chambranle de la porte lorsque la grenade explose et je suis plaqué sur le mur de l'entrée, complètement sourd. Je rattrape mon Allemand sur le trottoir, enlève le chargeur de ma Sten et commence à le sonner à coups de crosse; un lieutenant américain qui vient d'arriver s'interpose pour lui éviter d'être assommé. Je récupère quand même son couteau de parachutiste qui pendait à sa ceinture. De ce premier face à face avec l'ennemi je n'entendrai plus rien pendant quelques jours... il en reste encore quelque chose aujourd'hui, à moins que ce ne soit l'âge!

"Le lendemain on continue, c'est curieux que 45 ans après il ne reste aucun souvenir des contingences matérielles: Où avons nous couché? Que mangions nous?... Mystère!"

Eugène Merz n'oublie pas qu'il a été passager sur la moto de Pierre Mugnier et raconte: "Patrouille avec Mugnier, je crois, qui, las des pannes successives de sa René Gillet (la Rolls des motos de l'époque), m'emmène avec lui dans ses liaisons hasardeuses. Il avait sans doute peu ou pas roulé avec passager, nous avons fait du tourisme émotionnel... Cela se passait, il me semble, au nord de Saint-Quentin, ville qui nous avait accueillis avec un formidable enthousiasme: distribution de pâtisseries, de vin etc. Nous arrivions, sans doute, dans les premiers, lors de sa libération."

Eugène Merz se souvient de notre camarade achevé par les Allemands: "Ici survient le plus mauvais souvenir: la nouvelle de la mort du pauvre Maurice Ouin, que je connaissais bien car il avait travaillé quelque temps avant la guerre chez mon père. C'était alors un garçon qui avait du mal à s'intégrer. Son père, ayant lui aussi travaillé chez nous après la guerre, nous en parlions parfois ensemble, et j'ai senti, chez lui, la fierté et le chagrin d'un père qui, lui-même, avait été un des premiers à faire équipage dans les chars Renault de 1917-1918."

Paul Flamery se remémore ce combat: "L'action la plus dure fut celle de Montay où notre camion de munitions sauta et où notre camarade se trouva face à des S.S. J'avais été posté avec Fontanier et Gasté le long d'un chemin creux pour couper une éventuelle retraite. Ce qui nous permit d'user pas mal de cartouches."

Et Serge Harlé n'oublie pas non plus: "Mes souvenirs me mènent ensuite au Cateau où notre camarade Ouin blessé au combat, est achevé par les soldats allemands. C'est notre premier disparu, nous n'admettons pas les conditions de sa mort et nous le faisons payer à quatre prisonniers qui viennent d'être faits en les fusillant le long d'un talus. J'ai assisté à cette scène et il m'en est resté un souvenir désagréable, et pourtant nous étions tous convaincus d'avoir agi de plein droit."

Eugène Merz se rappelle avoir franchi la frontière belge avec le corps franc: "La suite de notre périple nous a conduit vers la frontière belge, franchie près de Bavay, sans voir de douaniers, et le soir, nous étions à Mons où, du premier contact avec les Américains, me revient un détail amusant: un énorme officier U.S. s'est trouvé étonné et vexé de voir Pascalidis le dépasser par la taille. L'ambiance était cependant fort sympathique grâce à l'accueil, à la bière, à la libération, à la fraternisation, à l'étonnement amusé des U.S. devant nos mines et nos défroques.

"L'avantage, dans cette confrontation, était qu'il y avait de l'essence, car nous avons souvent de gros problèmes pour faire tourner nos pauvres voitures, si disparates et sollicitées sans ménagement.

"J'aurais bien aimé améliorer le matériel qui n'avait pas vraiment bonne mine, comparé à celui des U.S. Surpris par Gérard d'Hauteville à lorgner une jeep, j'ai dû me battre comme un beau

Allemands, et que, en ce qui concerne le massacre des vingt-cinq civils aux alentours, il s'était agi d'une fausse rumeur."



Corps franc
Gérard d'Hauteville et la Hotchkiss

diable contre ses soupçons, qui auraient fait de moi un "fournisseur" peu orthodoxe. Mais la chance m'a quand même fait le suppléant du "4ème Bureau"²⁷, quelques jours plus tard, avec la récupération d'une superbe Chevrolet décapotable, abandonnée et sabotée par les Allemands. Pas mal de travail pour en faire le plus bel outil de notre panoplie."

Gérard d'Hauteville reprend son récit:

"4 septembre - J'obtiens une camionnette en remplacement de la Hudson de commandement. 14 heures, départ vers Bavay par la route, d'Englefontaine. Tout le long de cette route, matériel considérable détruit ou abandonné. Nous récupérons devant Bavay un camion Ford, une amphibie allemande²⁸, des mitrailleuses; dans Bavay, une Chevrolet.

"18 heures 30 - Nous nous mettons à la disposition du colonel Lennard, commandant le 18ème Régiment d'Infanterie (1ère Division d'Infanterie U.S.), qui nous demande de former trois postes avancés légers pour la nuit, à 3 kms en dehors de Bavay, à trois carrefours pour donner l'alerte en cas de passage d'une colonne allemande plus ou moins attendue.

"Nuit calme. Un prisonnier.

"5 septembre - Journée passée à travailler au matériel, à faire peindre l'étoile alliée sur les véhicules, à mettre en état les derniers véhicules récupérés. Abandon d'une camionnette hors d'usage.

"19 heures - Départ pour la Belgique, pour Mons, où l'enseigne de vaisseau Pascalidis est allé en avant nous préparer des cantonnements: l'Hôtel de Ville.

"6 septembre - Le capitaine O'Brien du 16ème Régiment (1ère Division d'Infanterie U.S.) emmène le corps franc en half-track pour nettoyage d'un bois, résultat nul, puis nous emmène déjeuner à sa Compagnie.

"15 heures - Départ pour Charleroi. A Wandrez, juste avant Binche, on nous arrête pour nous signaler la présence d'Allemands dans un petit bois isolé au milieu des champs. Il y en a 41, dont un commandant et trois lieutenants. Ils sont conduits à Binche aux acclamations de la foule, très enthousiaste à la vue du corps franc français."

C'est aussi cette journée que raconte Eugène Merz: "Cela se passait près de Binche (sans les Gilles²⁹) où la capture d'une

²⁷ Dans l'armée française, le 4ème Bureau est le service chargé du matériel.

²⁸ L'amphibie est conduite par Le Mevel, avec Monnier, Saunier et Harlé à bord. "Cela a fière allure", écrit ce dernier.

²⁹ Les Gilles sont les géants du célèbre carnaval de Binche.

quarantaine de "gris verts", planqués dans un petit bois, nous a permis de donner une superbe démonstration de notre savoir-faire: ligne d'attaque dans un champ de betteraves, où il fallut, d'abord, convaincre les copains qu'on ne chassait pas le lapin et leur montrer comment utiliser le terrain. Le fusil-mitrailleur monté sur plateau de camionnette avec Gérard d'Hauteville conduisant l'aile droite, le "tireur d'élite" (toujours modeste) à l'aile gauche ont convaincu les loups et les ont fait sortir du bois, poussés par Pascalidis et sa bande.

"Une belle prise. Leur mine montrait bien qu'ils n'avaient pas très confiance dans nos moeurs guerrières, Pascalidis les a terriblement impressionnés, avec des ordres dans une langue qui se voulait allemande, mais mâtinée de "Volapük".

Serge Harlé, lui, croit avoir vu les fameux Gilles lors de la libération de Binche. "Puis c'est l'entrée en Belgique par Binche, avec ses Gilles: on encercle un bois voisin d'où sort une troupe importante qui se rend sans un coup de feu. On les ramène en ville, la population veut lyncher deux collaborateurs. Gérard d'Hauteville, du haut de sa voiture de commandement tire deux coups de colt en l'air et la foule s'égaille, ce qui nous permet de remettre les prisonniers aux gendarmes de la ville."

Le carnet de Gérard d'Hauteville, toujours aussi précis, raconte l'entrée dans Charleroi:
19 heures - A Charleroi, accueil chaleureux. Je donne l'ordre de continuer sur Namur, où les Allemands étaient encore dans la journée. Peut-être aurons-nous l'occasion d'un travail sérieux avant d'avoir à rentrer."

Mais Serge Harlé semble regretter de n'être pas resté plus longtemps à Charleroi; il se souvient: "On continue sur Charleroi où nous arrivons en libérateurs au milieu d'une foule en délire prête à nous accueillir... mais le repos du guerrier sera pour une autre fois, les ordres sont de rester avec l'avant-garde américaine. Elle nous a gratifiés de grands carrés en plastique orange à placer sur nos véhicules pour être reconnus par l'aviation alliée."

Eugène Merz, toujours en charge du "train des équipages" se rappelle comment il allait "faire le plein": "Ce fut une belle journée mais toujours avec des problèmes d'intendance, résolus de façon inattendue le lendemain. Pascalidis me confie une bonne poignée de billets belges, avec l'ordre d'aller me ravitailler à

Charleroi, où les Charbonnages produisaient alors de l'essence synthétique pour les Allemands. Jamais je n'ai fait le plein avec autant de plaisir. Là, on m'a donné trois fûts de 200 litres chacun, c'est tout ce que notre superbe Chevrolet pouvait prendre sur ses sièges, en me priant de "garder la monnaie". Les Belges y ont ajouté leur "bénédictin" et leurs remerciements."

Gérard d'Hauteville reprend son récit:

"7 septembre - Pris contact avec "l'Armée Blanche": l'Armée Belge de la Résistance, commandée à Namur par le colonel Decour. Je me mets à sa disposition. Il nous envoie renforcer des groupes belges qui doivent assurer la garde de la Meuse.

"15 heures - le corps franc est envoyé en cantonnement à Bois-de-Villers où tous les hommes, répartis par deux ou trois chez l'habitant, seront merveilleusement reçus et nourris pendant trois jours."

Serge Harlé: "Mais la progression s'arrête à Bois-de-Villers près de Namur car le commandement américain ne veut pas nous laisser passer la Meuse. On cantonne dans ce village quelques jours, le temps de se refaire des forces, et d'être dorlotés par les habitants et les habitantes. Le temps aussi d'échanger quelques armes prises à l'ennemi avec les Américains. Comme il commence à faire froid, et que nous sommes toujours en chemise d'été, bien légères pour un début de septembre, je suis heureux de troquer un P. 08 (Lüger) contre une tenue molletonnée de tankiste U.S."

Gérard d'Hauteville décrit les dernières activités guerrières du corps franc: "Je prends contact avec le lieutenant Tillière à Woepion. Nous assurerons cette nuit trois postes à des points de passage de la Meuse utilisés par les Allemands, dont on signale un certain nombre se dirigeant vers cet endroit. Ces passages sont l'écluse de Rivière (sud de Namur) et l'île de Lustin.

"8 septembre - 6 heures 05 - Après une nuit calme, l'enseigne de vaisseau Pascalidis surprend un major, un capitaine et un soldat de 1ère classe en tenue légère se préparant à traverser la Meuse à la nage.

"Repos des hommes à Bois-de-Villers.

"Repris contact avec le colonel Decour et un officier américain des Affaires Civiles qui me sonde avec méfiance sur mes intentions, cela à cause de la présence d'un autre groupe français, commandé par un ancien caporal et qui ne semble pas chercher à se battre; il s'agirait d'un groupe F.T.P. de Versailles."

Eugène Merz n'a pas oublié cette fameuse nuit du 7 au 8 septembre et raconte: "Alors, nous avons repris la route vers le sud pour atteindre la vallée de la Meuse qui, en cette saison, était magnifique. Encaissée entre des berges abruptes, la rivière faisait, paraît-il, barrage à des éléments ennemis qui tentaient de fuir vers l'est. Une écluse, un peu en amont de Profondeville, point de passage possible pour les fuyards, devait être surveillée.

"Pascalidis nous a disposés (une dizaine d'hommes) à la nuit tombante, accrochés au flanc de la colline et, au petit matin, après nous être bien gelés, nous avons eu notre récompense. Des pas sourds et trois hommes, pieds nus, marchant sur le goudron de la route parallèle à la rivière, sont vite cravatés, étant sans défense, car nus et en chemise, leurs armes et leurs vêtements serrés dans des toiles. Au lieu du bain froid prévu, ils ont été brutalement réchauffés par des Belges, venus des maisons voisines. Furieux d'avoir eu leur village incendié, les coups se sont mis à pleuvoir et il a fallu intervenir pour empêcher le massacre.

"La prise était bonne: deux officiers et un soldat porteurs de documents, paraît-il, fort précieux. Ces messieurs ont été mis sur les capots des voitures, mais toujours en chemise, une main au bouchon du radiateur, l'autre pour réchauffer et cacher ce que vous savez, en un voyage triomphal vers la prison de Namur."

Gérard d'Hauteville donne les derniers détails:

"9 septembre - 13 heures - Aux ordres du capitaine Dubois, j'organise une battue systématique d'une portion de bois dominant la Meuse à l'ouest. Résultat négatif.

"Je décide le départ pour le lendemain, direction Verdun. Le plein d'essence a pu être fait ainsi qu'un gros stock de prévoyance (achat de 600 litres de benzol à Charleroi, et octroi par l'armée belge de 800 litres sur stocks d'un collaborateur)."

Eugène Merz s'est rappelé Verdun et raconte son émotion: "Le retour en France: une étape à Verdun, point de ralliement, nous a tous fortement impressionnés. La visite des coteaux couverts de tombes, à perte de vue, autour de Douaumont, nous a rappelé le lourd tribut payé, trente ans plus tôt, à la folie meurtrière de ceux dont les fils étaient, de nouveau, devant nous depuis quatre ans."

°
°

En 1945 fut érigée en bordure de la Nationale 7, au sud de Nemours, une stèle à la mémoire du gendarme René Marssin et du maquisard Eugène Collau qui trouvèrent la mort en cet endroit le 19 août 1944. Inaugurée par Paul Delouvrier en présence du sous-préfet, des autorités municipales, des anciens combattants et d'une nombreuse assistance, cette stèle est chaque année le lieu d'une cérémonie commémorative de la libération de Nemours.

Les anciens du maquis de Milly se sont retrouvés à plusieurs reprises avec leurs amis de la résistance de la région, notamment le 6 juillet 1969, pour fêter, un peu en avance, le vingt-cinquième anniversaire de la libération de la région. Une émouvante cérémonie eut lieu à la Croix-Saint-Jérôme, en pleine forêt, devant le monument élevé à la mémoire du réseau Publican. Une trentaine de participants se sont recueillis dans ce cadre superbe, puis ont, avec l'aide d'un traiteur local, organisé un agréable pique-nique, par un temps magnifique, sur les terres de monsieur et madame Girard, du Coudreau.

Le 5 septembre 1976, dans un joli vallon proche de la ferme du Coudreau, correspondant à peu près au centre géographique des activités du maquis de Milly, les anciens maquisards et les anciens résistants du pays se sont à nouveau retrouvés autour de François Michel. En présence des maires de Milly-la-Forêt, de Maisse et de Tousson et des représentants des anciens combattants, François Michel, après avoir évoqué les événements de l'été 1944 et, très particulièrement, le risque que prenaient les habitants du pays qui accueillaient tous ces jeunes arrivés de Paris et d'ailleurs, a inauguré une plaque rappelant les sacrifices de ceux de notre groupe qui sont morts pour la France.

Par des actions de harcèlement et de renseignement
LE MAQUIS DE MILLY - TOUSSON - MAISSE
(réseau d'URIAGE)

AVRIL à AOUT 1944
a aidé les Forces américaines
à contourner les défenses allemandes et à libérer la région

Constitués en Corps Franc
37 hommes du Maquis poursuivirent leur action jusqu'en Belgique

MORTS POUR LA FRANCE

Maurice OUIN	LE CATEAU	3 septembre 1944
Xavier SCHLUMBERGER	en Déportation	janvier 1945
Claude PASCALIDIS	CANTHO (Indochine)	18 décembre 1947

Le 3 mai 1986, c'est en comité restreint, et sur proposition d'Armand Bouthy, que quelques-uns ont entouré madame Coulombe lorsque lui a été remise la Croix d'Honneur pour services rendus à la cause des Alliés.

Le 29 avril 1989, une vingtaine de participants se sont recueillis devant la plaque commémorative près de la ferme du Coudreau. Ils sont ensuite allés déjeuner ensemble, et c'est alors que Paul Delouvrier a lancé l'idée de rassembler les souvenirs de tous ceux qui participèrent à la libération de la région.

°
°

FRANCAIS L'heure de la libération a enfin sonné. Le territoire de votre commune est libéré de l'occupation ennemie. L'Allemand vaincu est oh assés de chez vous.

V I V E L A F R A N C E .

La libération ne doit pas être le signal du désordre. Ces jours de joie que nous avons attendus depuis quatre ans avec tant d'impatience ne doivent être troublés par aucune violence.

En conséquence, conformément aux ordres reçus par le Commandement des F.F.I., je décide que :

1°) Les services municipaux continuent provisoirement d'exercer leurs fonctions.

2°) Tout acte de représailles sur les personnes ou sur les biens exécuté sans un ordre écrit signé de ma main sera immédiatement réprimé.

Les traîtres, les collaborateurs, les profiteurs, en général tous ceux qui n'ont pas fait leur devoir de Français seront châtiés dès que la France sera entièrement libérée et que le Gouvernement provisoire de la République aura pris les mesures nécessaires.

Justice sera faite dans le calme et dans l'ordre.

FRANCAIS La lutte n'est pas encore finie. Il faut chasser le dernier Allemand du sol de notre Patrie. Les Alliés et le Commandement des F.F.I. comptent sur vous pour les aider à accomplir cette tâche. Vous avez souffert pendant quatre ans, vous saurez encore accepter les quelques sacrifices que la continuation de la lutte exige.

Obéissez strictement aux ordres du Gouvernement du Général

DE GAULLE représenté ici par les F.F.I.

L'UNION ET LA DISCIPLINE SONT PLUS NECESSAIRES QUE JAMAIS. -

V I V E L A F R A N C E .

- - - - -

Le Lieutenant commandant les F.F.I.
du Secteur de Milly.

ANNEXE 6

Participants aux opérations
du maquis de Milly
et du maquis de Nemours

Maquis de Milly

Milly-la-Forêt

Madame Annie de Virel
Mademoiselle Raymonde Drillet
Mademoiselle Yvonne Piquet
Madame Lorrain Cruse
Monsieur et Madame René Beauvallet
Mademoiselle Yvonne Beauvallet (devenue Mme
André Girard)
Monsieur et Madame Albert Boussaingault
Adjudant de Gendarmerie Jacquinet
Robert Faillot dit "Raymond"

Maisse

Monsieur et Madame Lucien Flamery
Monsieur et Madame Gaston Mazard
Monsieur et Madame Georges Oudin
Monsieur et Madame Marius Barnot
Madame Olga Barroué
... Bernier
Charles Cheret
Raymond Danimal
Etienne Duval
Lucien Fontanié
Louis Gaucher

Courdimanche

René Steeg

Gironville et
Buno-Bonnevaux

Lieutenant Edmé Maisse
Alain de Bouteiller de Maupertuis
Robert Carré
Alphonse Castin
Robert Castin
Roger Crapeau
Georges Dufour
Roger Hardouin
Lucien Herblot
Maurice Herblot
Gaston Lacourt
Raymond Landry
Georges Voiron

Champmotteux et Maisse Paul Flamery

Boigneville

Monsieur l'abbé Navarre
Pierre Mugnier dit "Arthur"
François Parent

Moigny et Soisy-sur-Ecole	Monsieur et Madame Morvillers Serge Harlé Bernard Monnier Jean-Pierre Saunier Xavier Schlumberger ³⁰
Tousson	Madame Etienne Coulombe Monsieur et Madame Lucien Pascaud Monsieur et Madame Charles Bourguelat Madame Emile Bouchut Armand Bouthy Marcel Coulombe Jean Nodari Jules-Henri Violette Gérard d'Hauteville dit "Hémon" Claude Pascalidis dit "Prunier"
Oncy	Madame Ecartot Mademoiselle Gisèle Ecartot (devenue Mme Brauwiers) ... Lombrage
groupe Tousson - le Coudreau	Aspirant Laroche André Braun Maurice Corbeau Henri Hébert André Le Flem François Le Mevel Jean Nicorosi Marc Saint-Chély
groupe Maisse - le Paly	Maurice Boyer Guy Chollet Joseph Gabiel Gérard Polti Jean-René Pradeau
Le Vaudoué	Madame Géraudon Henri Lavorel François Michel dit "Lair"
Maquis de Nemours	Paul Delouvrier dit "Fabri" Capitaine de Gendarmerie Beck Gendarme René Marssin ³¹ Gérard Poirson Christian Richard dit "Régnier" Lieutenant Sby Lieutenant "de Courcy"

³⁰ mort en déportation au camp d'Ellrich en janvier 1945

³¹ tué au cours de l'engagement de la Nationale 7 le 19 août 1944

Louis Brunner
Jean Benezech
Eugène Collau³²
... Casanova

(les noms des cinq autres gendarmes ne nous sont pas connus, non plus que ceux du conducteur de métro, du serrurier, du patron d'hôtel et de quelques autres).

Corps-franc de Milly

Enseigne de Vaisseau Gérard d'Hauteville
Enseigne de Vaisseau Claude Pascalidis³³
Aspirant Henri Laroche
Médecin auxiliaire Charles Fiessinger
Sergent Pierre Clarey
Brigadier Léon Fontanié
Brigadier Jean-Marie Gougau
Quartier-maître Joseph Gabiel
Caporal Jean-René Pradeau
Alain de Bouteiller de Maupertuis
Maurice Boyer
André Braun
Guy Chollet
Maurice Corbeau
Albert Demigner
Roger Deudon
Paul Flamery
Roger Gasté
Serge Harlé
Henri Hébert
Pierre Hoffschir
André Le Flem
François Le Mevel
Louis Lepaire
Eugène Merz
... Mignot³⁴
Bernard Monnier
Raymond Moury
Pierre Mugnier
Jean Nicorosi
Maurice Ouin³⁵
François Parent
Claude Picot
Gérard Polti
Marc Saint-Chély
Jean-Pierre Saunier
... Van Rampay
Jules-Henri Violette

³² tué au cours de l'engagement de la Nationale 7 le 19 août 1944

³³ tué en Indochine le 18 XII 1947

³⁴ Blessé accidentellement le 30 VIII 1944 à Saint-Ouen-L'Aumône

³⁵ Tué le 03 IX 1944 à Montay, près du Cateau